Chapitre 1

Les secrets publics de Salvador Dalí

Salvador Dalí écrit son autobiographie à l'âge de 37 ans. Sous le titre *The Secret Life of Salvador Dalí* (*La vie secrète de Salvador Dalí*), le peintre espagnol décrit son enfance, sa vie d'étudiant à Madrid et ses premières années de gloire à Paris jusqu'à son départ pour les États-Unis en 1940. L'authenticité des déclarations de Dalí est, à plusieurs reprises, douteuse. Très souvent les dates ne sont pas exactes, et certains événements qu'il relate et qu'il aurait vécus durant son enfance illustrent trop parfaitement l'histoire de sa vie. En effet, Dalí a lu attentivement les œuvres de Sigmund Freud et d'Otto Rank. Son autobiographie, comme sa peinture, relève de la psychanalyse appliquée : l'auteur a consciemment sélectionné souvenirs, anecdotes et rêves.

L'autoportrait que Dalí commence en 1942 et qu'il poursuivra jusqu'à sa mort en 1989, montre un homme excentrique qui se complaît à prendre des poses. Il affirme cependant dire la vérité sans détours lorsqu'il dévoile des détails intimes de son existence devant les caméras. Cet exhibitionnisme, explique Dalí dans son autobiographie, est une sorte de vivisection, une dissection du corps vivant qu'il accomplit par pur narcissisme :

> « Je l'exécute par goût – le mien – et à la manière des jésuites. En outre, voici ce qui prévaut : une vivisection totale n'a aucune importance d'un point de vue érotique ; tout reste aussi impénétrable et apprêté qu'avant d'avoir retiré la peau et la chair. Ceci est également valable pour le squelette dépecé. Ma méthode est de cacher et de dévoiler, d'indiquer avec précaution la possibilité de certaines blessures internes tandis qu'en même temps et ailleurs, à des endroits complètement ouverts, je pince les tendons nus de la guitare humaine. Je n'oublie en aucun cas qu'il est plus souhaitable de laisser retentir la résonance physiologique du prélude que la fin mélancolique du fait accompli.[1] »

Plus Dalí se produisait en public, plus il se cachait. Ses masques devenaient de plus en plus grands et sublimes : il s'appelait lui-même « génie » et « divin ». L'homme Dalí qui se dissimulait derrière restera à jamais un secret. « Je ne sais jamais quand je commence à simuler ou quand je dis la vérité », expliqua-t-il dans un entretien avec Alain Bosquet en 1966. « En tout cas, le public ne doit pas savoir si je plaisante ou si je suis sérieux ; et je ne dois pas le savoir moi-même.[2] »

2. *Intérieur hollandais*
(Copie d'après Manuel Benedito), 1914
Huile sur toile, 16 x 20 cm
Collection Joaquín Vila Moner, Figueras

Chapitre 2

Les années du roi

Enfance et jeunesse à Figueras et à Cadaqués

Les premiers souvenirs de Dalí remonteraient à deux mois avant sa naissance, le 11 mai 1904. Dans son autobiographie, il décrit le « paradis intra-utérin » aux « couleurs de l'enfer, c'est-à-dire rouge, orange, jaune et bleuté, la couleur des flammes, du feu. Il est surtout chaud, immobile, mou, symétrique, double et gluant.[3] » L'image la plus surprenante qu'il se remémore de sa naissance, de l'expulsion du paradis qu'il a pu transposer dans ce monde froid et clair, représente deux œufs sur le plat qui flottent et dont le blanc est phosphorescent :

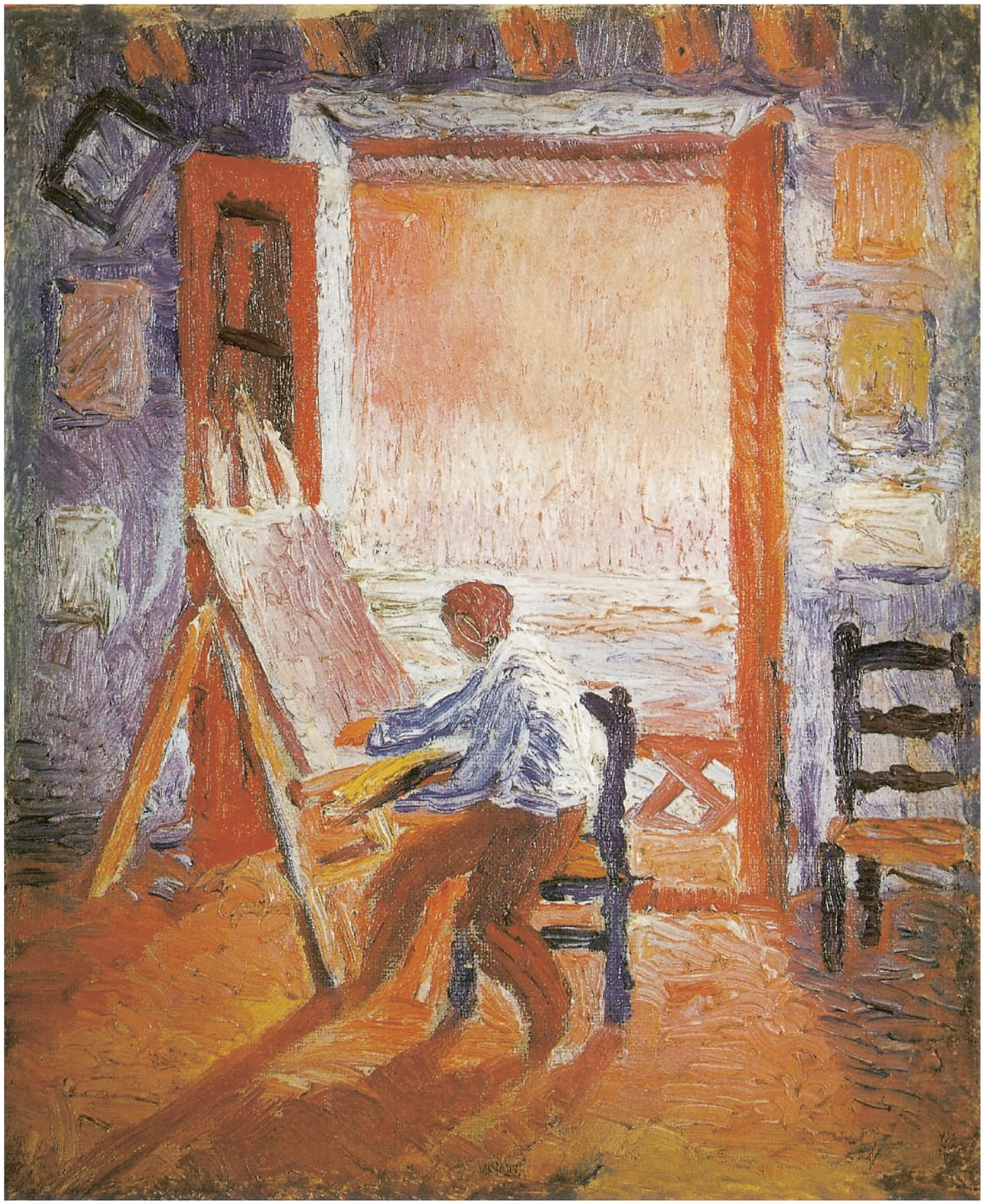
> « Ces œufs de feu finissaient par se confondre en une pâte blanche et amorphe, d'une extrême mollesse ; il semblait qu'elle était tiraillée en tous sens, son extrême extensibilité lui permettait de s'adapter à toutes les formes, semblait se plier à mon désir croissant de la voir triturée, pliée, repliée en tous sens. J'étais au comble de la jouissance et j'aurais voulu que tout fût ainsi ! Les objets mécaniques devaient devenir plus tard mes pires ennemis et les montres elles-mêmes seraient molles ou ne seraient pas.[4] »

La vie de Dalí est assombrie par la mort de son frère. À peine âgé de deux ans, l'aîné de la famille meurt le 1er août 1903 d'une gastro-entérite. Dalí, lui, prétendra que son frère avait déjà sept ans lorsqu'il attrapa une méningite. Ian Gibson, à l'occasion d'une exposition à Londres en 1994 sur les jeunes années de Dalí, vérifia les actes de naissance et de décès du frère mort. Il constata alors que les déclarations du peintre étaient fausses.

Par ailleurs, Dalí reprochait à ses parents de lui avoir donné le prénom de son frère mort. Or, Gibson découvrit que cela n'était que partiellement vrai. Les deux enfants reçurent comme prénom celui du père mais également deux autres prénoms : l'aîné fut baptisé Salvador Galo Anselmo, le benjamin Salvador Felipe Jacinto[5].

Mais le jeune Salvador sentait qu'il n'était guère que le double de son frère mort :

> « J'ai vécu toute mon enfance et toute ma jeunesse en pensant que j'étais une partie de mon frère mort, c'est-à-dire que je portais dans mon corps et dans mon âme le cadavre de mon frère mort qui s'aggrippait à moi parce que mes parents parlaient sans arrêt de l'autre Salvador.[6] »



3. *Autoportrait dans l'atelier*, v. 1919
Huile sur toile, 27 x 21 cm
Musée Salvador Dalí, St-Pétersbourg, Floride

4. *Portrait du violoncelliste Ricardo Pichot*, 1920
Huile sur toile, 61,5 x 49 cm
Collection particulière, Cadaqués

S. Dali
1920

De peur que leur second fils pût également tomber malade et mourir, les parents ont tout particulièrement dorloté et gâté Salvador. Dalí fut entouré d'un cocon d'affection féminine tissé non seulement par sa mère Felipa Domenech Ferrés, mais aussi plus tard par sa grand-mère María Ana Ferrés et sa tante Catalina, qui vinrent s'installer dans la maison de ses parents en 1910. Dalí raconte que sa mère lui ordonnait toujours de mettre une écharpe avant de sortir. Quand il lui arrivait malgré tout de tomber malade, il se réjouissait de pouvoir rester au lit :

> « Comme j'aimais avoir une angine ! J'attendais avec impatience de faire une rechute – ces convalescences étaient de vrais paradis ! Lucia, ma vieille nourrice, venait me tenir compagnie tous les après-midi et ma grand-mère s'installait près de la fenêtre pour tricoter.[7] »

La sœur de Dalí, de quatre ans sa cadette, raconte dans le livre *Salvador Dalí visto por su hermana* (*Salvador Dalí vu par sa sœur*) que leur mère quittait rarement son frère des yeux et qu'elle veillait très souvent la nuit près de son lit car, lorsqu'il s'éveillait effrayé et qu'il était seul, il se mettait à pousser des cris de terreur[8].

Salvador apprécie la compagnie de ces femmes, tout particulièrement celle des deux plus âgées, sa grand-mère et Lucia. En revanche, il a très peu de contacts avec les enfants de son âge. Il joue très souvent seul. Il se déguise en roi et s'observe dans la glace :

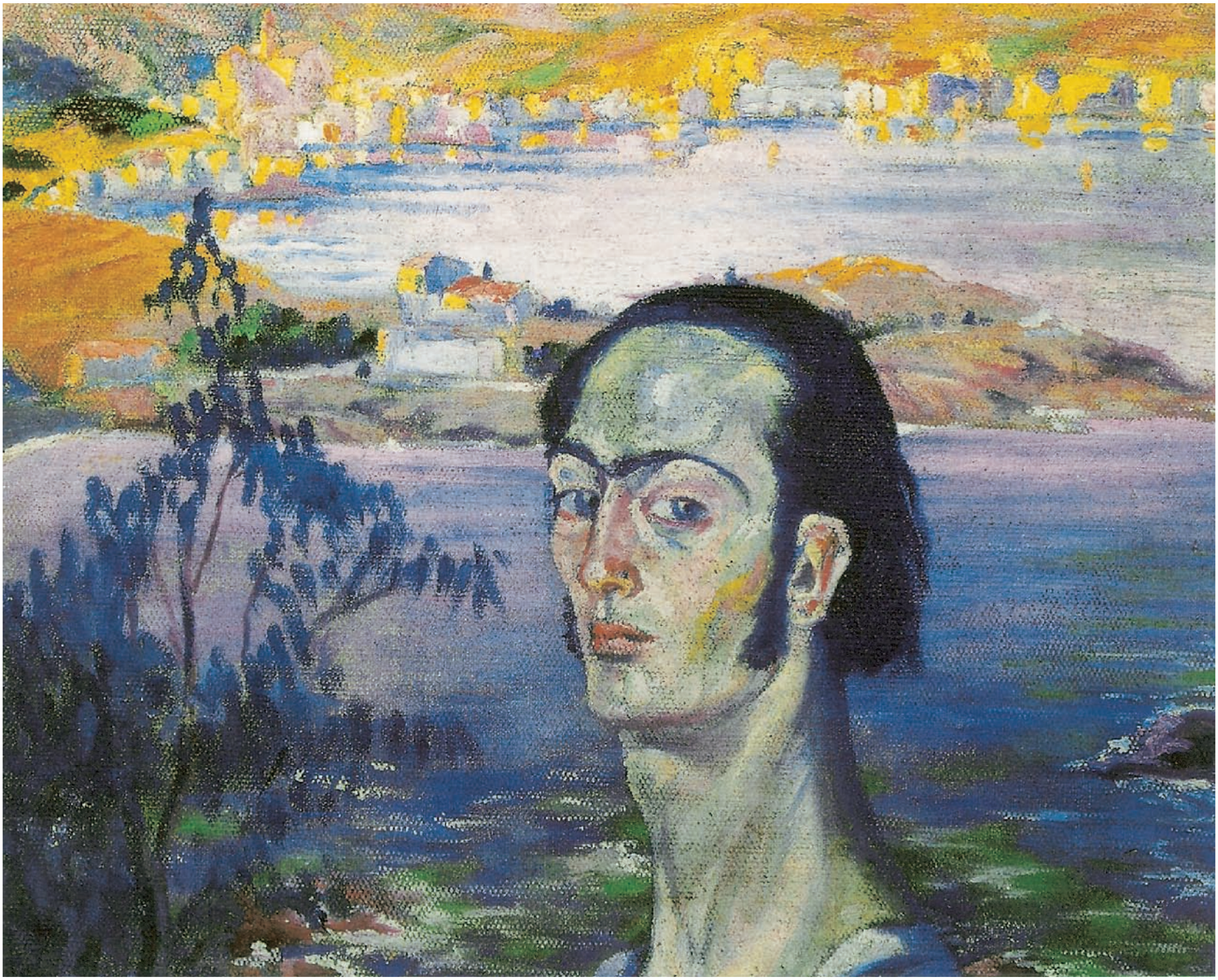
> « … avec ma couronne, la cape jetée sur mes épaules et le reste du corps complètement nu. Puis, je cachais mon sexe en le maintenant serré entre mes cuisses afin de ressembler le plus possible à une fille. Déjà à cette époque, j'adorais trois choses : la faiblesse, la vieillesse et le luxe.[9] »

Dalí avait avec son père une toute autre relation qu'avec sa mère – cette dernière l'aimait sans limite et l'idolâtrait. Salvador Dalí y Cusi était notaire à Figueras, ville de marché catalane située près de la frontière franco-espagnole. Ses ancêtres étaient des paysans qui s'installèrent au milieu du seizième siècle dans la région de Figueras. Dalí prétend que ses ancêtres étaient des musulmans convertis au christianisme. Son nom de famille, inhabituel en Espagne, dérive du mot catalan *adalil*, qui lui-même vient de l'arabe signifiant approximativement *chef*.[10]

Le grand-père de Dalí, Galo Dalí Viñas, se suicida à l'âge de soixante-six ans après avoir perdu de l'argent en spéculant à la Bourse. Le père de Dalí grandit dans la maison de sa sœur et de son mari, Catalan athée convaincu qui exerça sur lui une grande influence. Il suivit ses traces en étudiant le droit et en devenant un libre penseur anticlérical. Il n'envoya donc pas son fils Salvador dans une école religieuse comme il convenait à un enfant de son rang, mais à l'école communale. Toutefois, face à l'échec scolaire de Salvador à la fin de la première année, son père le fit changer d'établissement et l'inscrivit à l'école catholique de la Salle, un ordre français.

Dalí était alors âgé de huit ans. Il apprit, entre autres, le français, qui deviendra plus tard sa « seconde langue maternelle », et reçut ses premières leçons de dessin et de peinture. Dalí écrivit dans la revue *L'Amic de les Arts*, en 1927, que chez les frères de l'Ordre, il avait appris une des lois fondamentales de la peinture :

5. *L'Enfant malade (Autoportrait à Cadaqués)*, v. 1923
Huile et gouache sur carton, 57 x 51 cm
Musée Salvador Dalí, St-Pétersbourg (Floride)



6. *Portrait d'Hortensia, paysanne de Cadaqués*, 1920
Huile sur toile, 35 x 26 cm
Collection particulière

7. *Autoportrait au cou de Raphaël*, 1920-1921
Huile sur toile, 41,5 x 53 cm
Fondation Gala-Salvador Dalí, Figueras

Salvador Dalí

« Nous faisions des aquarelles composées de quelques éléments géométriques simples que nous avions d'abord tracés avec un tire-ligne. Le professeur nous disait alors que bien peindre cela et peindre bien en général consistait à ne pas dépasser la ligne. Ce professeur de dessin [...] ne savait rien de l'esthétique. Mais le sens commun d'un simple maître peut être plus utile à un élève appliqué que le sens divin de Léonard.[11] »

À l'époque où Salvador reçoit ses premières leçons chez les frères de la Salle, il installe son premier atelier dans une vieille buanderie désaffectée dans les combles de la maison paternelle :

« J'installai ma chaise à l'intérieur du baquet à ciment et posai une planche horizontale (qui protège de l'eau les vêtements de la blanchisseuse) en travers. Le baquet était ainsi à moitié recouvert. C'était ma table de travail ! Les jours de grande chaleur je me déshabillais parfois. Je n'avais alors qu'à ouvrir le robinet et l'eau, remplissant le baquet, me montait jusqu'à hauteur de la ceinture.[12] »

Dalí affirme avoir peint ses premières peintures à l'huile assis dans le baquet. Néanmoins, ses plus anciens travaux conservés datent de 1914. Ce sont des aquarelles de petit format et des études de paysages de la région de Figueras. Il existe également des tableaux à l'huile peints par Dalí à l'âge de onze ans ; ce sont pour la plupart des copies de chefs-d'œuvre qu'il trouvait dans la riche collection de livres d'art de son père, surtout dans les *Gowan's Art Books*. Salvador passait de nombreuses heures à contempler les reproductions ; les nus de Rubens et d'Ingres l'attiraient tout particulièrement[13].

L'atelier devint un antre où Dalí se retirait pour demeurer seul :

« Dès que j'arrivais sous le toit, je remarquais que je redevenais unique ; le panorama de la ville de Figueras, qui s'étendait devant moi, servait à stimuler le mieux possible la fierté et l'ambition démesurées de mon imagination dominatrice.[14] »

La maison paternelle était une des plus hautes de la ville. Dans l'atelier-buanderie, le petit roi essayait un nouveau déguisement :

« Je commençais à me tester et à m'observer tandis que j'accompagnais mes clignements d'yeux comiques d'un sourire légèrement cruel. Je me rendais vaguement compte que j'étais en train de jouer à devenir un génie. O ! Salvador Dalí, tu le sais maintenant ! Si tu joues au génie, tu le deviens.[15] »

8. *Portrait de José M. Torres*, v. 1920
Huile sur toile, 49,5 x 39,5 cm
Musée d'Art Moderne, Barcelone